



Lettre au père de mes enfants

Charlotte Lahalle



Lettre au père de mes enfants qui m'a quittée en septembre 1990 et à qui j'ai tant à dire, depuis tout ce temps.

Depuis 19 ans nous ne vivons plus ensemble. 19 ans, c'est l'âge que j'avais quand je t'ai rencontré. 19, c'est aussi le jour de la naissance de notre troisième enfant, celui que nous avons chargé de tant de réparations et qui, le pauvre chéri, n'a rien pu faire si ce n'est s'épanouir lui et lui seul, sans parvenir à nous réunir. J'aime le 1 pour la première fois qu'il suggère. Le 9 est plus compliqué, septembre, nos mois de naissance, le tien et le mien et celui de notre fils aîné, le mois de notre rencontre et aussi celui de notre séparation. Le mois qui précède octobre, celui du drame que je revis chaque année depuis tout ce temps et puis le 9, une fois retourné, devient le mois de juin, celui de la naissance de notre second enfant. Juin, si doux, si

prometteur et si vite envolé. Envolées, nos années de bonheur et tout ce que nous avons construit.

Je voudrais que tu saches comment je vis, depuis toutes ces années , avec notre séparation, comment je m'en accommode. En fait, je pense n'avoir fait le deuil de toi que partiellement et peut-être encore moins de nous, du couple que nous formions. Il y a certainement encore des lambeaux d'amour qui traînent par ci par là et qui ne laissent pas place à une nouvelle relation avec quiconque. Car ma vie amoureuse n'est qu'une tentative désespérée de reproduire le modèle que nous avons construit ensemble. Les lambeaux d'amour qui teintent ce que j'éprouve encore pour toi ne font pas référence à un état amoureux. Enfin, j'espère bien ne plus être amoureuse de toi, quoique je n'en sois pas si sûre. Il s'agit plutôt d'un attachement profond, de tendresse, pour l'homme que tu es. Le père de mes enfants, avant tout, avec beaucoup de respect et une grande admiration pour la manière dont tu les a élevés, dont tu t'es occupé d'eux. Pour rien au monde et à aucun moment je n'aurais souhaité un autre père pour eux. Ensuite, il y a ce que j'aime chez toi, ton humour, ta sensibilité, ton style quand tu écris avec tellement d'imagination et ton côté parfois si drôle, ton goût pour l'aventure et pour les voyages.

De tout ça j'ai la nostalgie.

Au fil du temps, j'ai fini par ne plus garder que les bons souvenirs et par oublier ce qui n'allait plus de nous. Tes infidélités et ma jalousie, ton besoin d'indépendance et ma peur d'être abandonnée, ton foutoir et ma maniaquerie. Je me demande parfois si je n'ai pas fini par idéaliser notre couple et par m'arranger avec l'interprétation des causes de notre rupture. Jamais je ne dis « on ne s'aimait plus ». Je me suis arrangée pour ne pas avoir à formuler ça, et je me délecte à penser que mon chagrin, ma douleur indicible d'avoir perdu Félix, est l'essence même de ce qui t'a éloigné de moi. J'avoue que ce petit arrangement me convient bien. Qu'il me permet, tout au moins, d'attribuer un lien de cause à effet quasiment inéluctable, d'expliquer la fin de notre histoire. Qu'il me permet de penser, qu'après tout, si cela n'était pas arrivé, nous serions encore ensemble, une famille unie et épanouie... Avec trois enfants, tant qu'on y est !

Je me souviens de ce dimanche d'octobre lorsque nous sommes rentrés de l'hôpital, où nous avons laissé Félix. Je me souviens du désordre de la pièce que nous avons quittée hâtivement au début de l'après midi. Nous étions assis l'un contre l'autre sur le canapé, silencieux. La lumière déclinait doucement sur les jouets éparpillés sur le parquet, les cubes, les Play mobiles, les petites voitures et le lapin mécanique, renversé sur son ventre dont la clé saillante

pointait vers le plafond. Tu m'avais servi un whisky. Nous étions là, ta main posée sur ma cuisse, ta main rassurante qui se voulait réconfortante. Je t'avais demandé le lapin que j'avais bercé contre ma poitrine. Mes yeux brouillés par les larmes ne pouvaient se détacher du petit pull à rayures posé sur le fauteuil en cuir. Je t'avais demandé de vérifier que le combiné du téléphone était bien posé sur son socle. Je voulais qu'ils appellent, qu'ils nous disent qu'ils s'étaient trompés. Toi aussi tu voulais cela. Tu voulais que ce ne soit pas vrai. Nous étions si proches alors. Nous étions encore ensemble.

Et puis, petit à petit, le vide s'est installé. Il a creusé les sillons de notre chagrin dans lesquels se sont engouffrés nos manières respectives de supporter ce qui restait de vie. Il nous a pris aux tripes et a fini par se répandre entre nous, dans ce quotidien auquel nous nous accrochions péniblement. Seuls les mots auraient pu remplir cette béance, mais nous ne pouvions pas les dire. Aujourd'hui, je tente de les écrire. J'essaye de te dire à quel point mes petits arrangements me permettent de tenir debout. Je ne sais plus très bien si ce que j'éprouve encore pour toi fait partie de ces petits arrangements .

Donc, il y a mes petits arrangements avec la manière d'interpréter l'histoire et puis, il y a les mots. Les mots, d'abord timides, sortant de leur tanière à petits pas, de crainte d'affoler le périmètre sur lequel ils s'aventurent. Des

mots un peu obliques, maladroits ou tordus cherchant désespérément à se frayer un chemin dans les méandres de la douleur. Des mots joyeux aussi, pour dire ce qui reste de vie, qui courent les uns derrière les autres comme de petits garnements jouant au chat et à la souris. Des mots sautillants à travers les lignes de tous mes trajets. Des mots s'arrêtant net. A quoi bon puisque personne ne reviendra. Mais qui repartent aussitôt, chassant à coup d'encre et de gomme l'angoisse qui cherche à s'infiltrer. Des mots qui disent oui à la vie. Des mots qui se malaxent comme une pâte, qui s'étalent, qui se cuisinent et se dégustent seuls ou à plusieurs. Des mots qui ressuscitent les morts et les amours perdus.

C'est peut-être pourquoi j'aurais, à nouveau besoin, que nous partagions des mots ensemble. J'ai un plaisir fou à te lire. Tu ne peux pas savoir comment j'ai jubilé au récit de ton carnet de voyage de Crimée. J'aurais envie de te donner ce que j'écris, tout au moins ce qui concerne notre vie d'avant. La nôtre. Ensemble.

En fait, cette lettre m'a entraîné là où je ne m'y attendais pas et c'est bien cela la magie de l'écriture. Cette lettre est peut-être une demande. Une demande que tu puisses être le destinataire de quelques textes. Que tu en accuses réception, sans aucune obligation de commentaire en retour. Juste que

je sache que tu les as. Que tu les lis (pas que tu les ranges consciencieusement dans ton ordinateur. Les retrouves-tu, au moins, là où tu les ranges ?). Une manière de faire vivre encore ce qui nous liait et nous relira à nouveau. Je laisse l'erreur, elle est trop belle, je voulais dire « reliera ». Me relire serait une manière de nous relier... Encore un petit arrangement, certes, mais, tu sais, j'aime les petits arrangements qui font du bien.

Je t'embrasse. Avec tout le vide de ces années loin de toi. Mais je préfère laisser du vide, pour que tu n'aies pas à me craindre.

Charlotte

